

Salut Papa !

*Soirée de performances organisée par le collectif
Cornet3boules, Québec, 6 juin 2012*

Alain-Martin Richard

Number 113, Winter 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68334ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

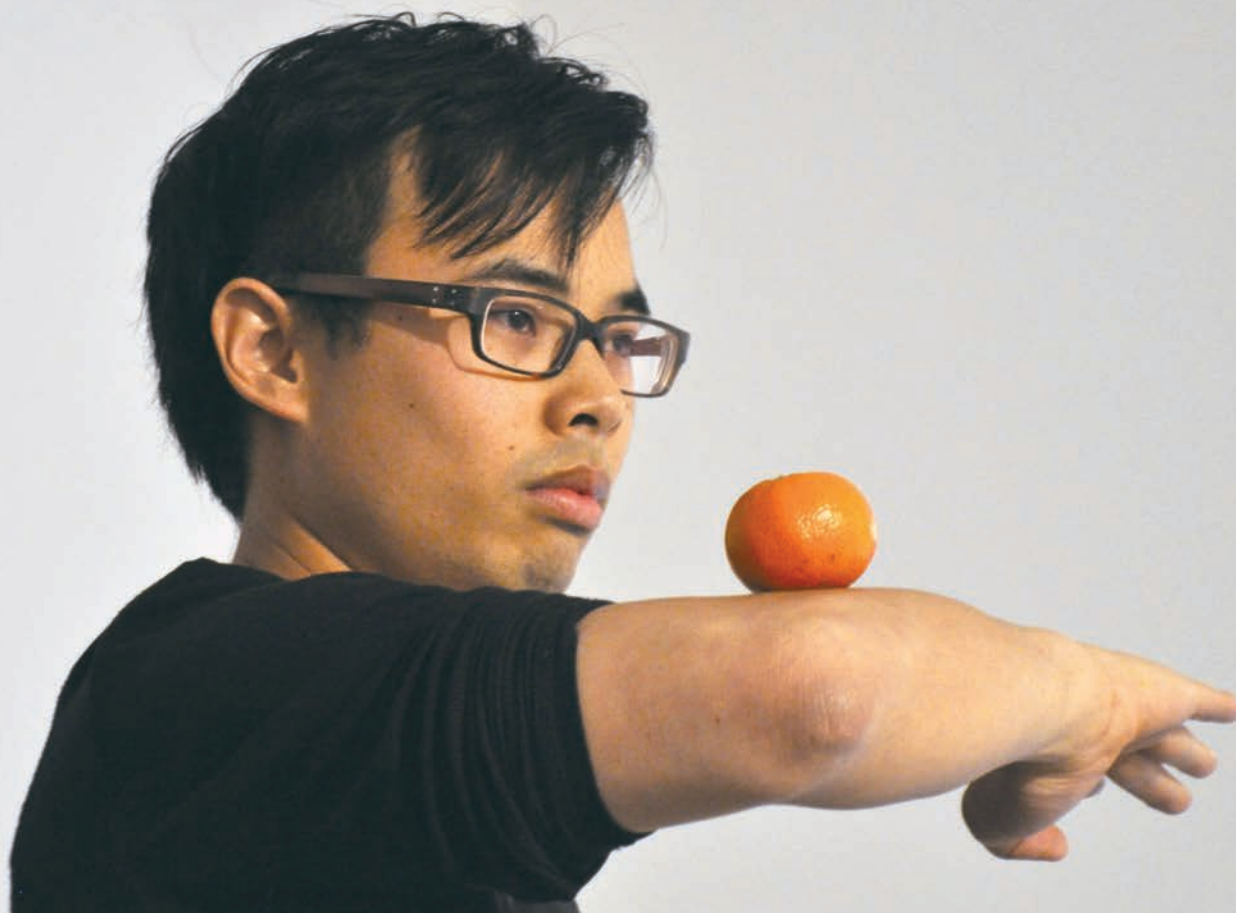
0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Richard, A.-M. (2013). Review of [Salut Papa ! / *Soirée de performances organisée par le collectif Cornet3boules*, Québec, 6 juin 2012]. *Inter*, (113), 84–87.



SALUT PAPA !¹

► ALAIN-MARTIN RICHARD

Salut Papa ! c'est un clin d'œil, mais surtout un regard de défi lancé à ceux qui nous ont vu [sic] naître et grandir. C'est donc avec un malin plaisir que le collectif Cornet3boules retourne directement à la source pour vous présenter son huitième événement. Extrait du réseau social Facebook

Le 6 juin dernier, les étudiants du bac en arts de l'Université Laval s'offraient un bal de fin d'études exemplaire. En effet, sous l'égide du collectif Cornet3boules, ils se sont offert une soirée de performances, invitant leurs amis soit à participer, soit à venir partager ce moment festif et dans l'ensemble plutôt joyeux, même si touchant parfois du doigt et de l'organe sexuel la situation sociopolitique actuelle. Figuraient comme toujours, selon une tradition qui ne veut pas mourir : l'utilisation de la nourriture, l'étalement de corps gras, la nudité, la provocation ; mais aussi de beaux moments poétiques, de la dignité, des états d'âme universitaires et de l'humour dans un fin dosage de technologie.

Le jeune collectif, composé d'Andrée-Anne Gauthier, Frédérique Hamelin, Geneviève Robitaille, Ulysse Ruel et Sarah Smith, investit des zones urbaines ouvertes et inattendues depuis janvier 2011 : bar, école d'architecture, carrefour, ruelle, etc. *Salut Papa !* était leur huitième événement. Le collectif est né d'un besoin urgent de s'investir dans l'art action et de se donner les outils pour le faire, se transformant en une espèce d'atelier ouvert et continu sur la performance et l'art action. Et pour la première fois, il pouvait se produire dans un centre d'artistes, passant de l'*underground* public à l'institution privée. Le Lieu, avec sa direction artistique axée sur l'art action, était bien sûr un endroit tout désigné pour leur première soirée de performance dans le local de la rue du Pont. Il y avait beaucoup de monde drainé à partir de l'exposition des finissants au CDTI-Le Soleil, intitulée *L'art à l'acte* et montée sous la direction des commissaires, invitées par les étudiants eux-mêmes, Émilie Roi et Josée Landry Sirois. Belle assistance, donc, et atmosphère bon enfant entre copains. Mais avec beaucoup de métier.

> Francis O'Shaughnessy

Lorsque j'arrive, un peu en retard, je vois une fille dénudée s'attaquer à la transparence de la vitrine et la maculer avec ce qui me semble être du beurre ou un corps gras. En pénétrant dans Le Lieu, je constate qu'elle est reliée par une bande fluorescente à un sosie, également dévêtu, les cheveux emmêlés de caramel. Actions parallèles, les deux filles se répondent comme dans le jeu du téléphone primitif, celui où l'on relie deux boîtes de conserve par un fil. Puis, la bande au-dessus d'une chandelle allumée sur la table entre elles ayant fondu, elles se détachent et retrouvent leur autonomie et la fin de leur cycle. Geneviève Robitaille et Audrey Foucher, dégoulinantes de caramel, saluent le public.

Puis s'amène Frédérique Hamelin, avec un calme olympien. Elle s'installe à un pupitre, en stabilise les pattes vacillantes avec une feuille de papier repliée. Puis elle prend une feuille sur laquelle elle écrit avec concentration. Rature. Elle épingle ensuite cette feuille au mur derrière elle. Elle répète cette opération trois fois. Chaque fois, elle vérifie le temps. Sur les feuilles on voit une écriture fortement raturée et, en dessous : « 48 secondes ». Travail sur le temps utilitaire, mais où est rendu palpable le stress, un stress en mode examen ou autre situation scolaire pour laquelle le cerveau est sollicité en un laps



> Geneviève Robitaille et Audrey Foucher

de temps concentré, délimité. Il faut être non seulement performant, mais encore l'être dans un *vacuum* temporel toujours trop court.

« L'avion fonce dans les nuages blancs pendant que nous mangeons le dessert. » Francis O'Shaughnessy installe une chaise avec une valise et plus loin un escabeau. Entre les deux, une paire de souliers. Il travaille ensuite sur une ligne de tension qui relie chaise et escabeau, faisant le trajet en maintenant en équilibre une clémentine sur son avant-bras. Grimant ensuite sur l'escabeau avec sa valise, il l'ouvre et en déverse le contenu : un casse-tête jaune de 1000 morceaux tombe au sol dans un tourbillon fou. Petite action poétique d'une grande tendresse. Avec quelques éléments simples et usuels, O'Shaughnessy travaille ses performances comme de petits haïkus japonais. Quelques éléments, quelques gestes, quelques suspensions, pour un total de 17 événements (ou mores, ou syllabes) pour une performance *haïkue*.

Sarah Smith, vêtue de blanc, dépose au sol sept boîtes de conserve débarrassées de leur étiquette. Elle les ouvre, les unes après les autres, et déverse leur contenu pour former un amas bordeaux : ce sont des betteraves. Elle s'allonge au sol, le long du mur, et imprègne ses cheveux blonds dans cet amas saturé de jus. Elle tirera ensuite littéralement ce tas avec ses cheveux,

rampant à reculons vers l'autre extrémité de la salle, laissant derrière elle une trace profonde en un contraste puissant : rouge betterave dans les blés blonds sur fond gris et blanc.

Étienne Baillargeon, le visage maquillé de traits noirs grossiers formant un portrait plutôt diabolique, déroule un papier goudronné noir où il trace des motifs avec des craies attachées entre ses orteils. Puis il bastonne un paquet de feuilles d'aluminium suspendu au plafond, comme une *piñata* de fête foraine. Il en sort une pâte à pain. Il la pétrir au marteau, puis la roule à l'autre extrémité du papier noir. Il se penche sur la pâte et, y enfouissant son visage, y transfère son masque noir. Masque funéraire imprimé dans un bas relief éphémère.

David Dulac distribue des pierres dans l'assistance. Il taque au mur des banderoles qui donnent ce texte : « David Dulac présente / Dix euphorique [sic] minutes / De lapidation / Avec moi dans le rôle / des faculté intellectuel [sic] de / John James C. » Puis il s'assied au sol sous les banderoles et entreprend de se masturber... sans érection véritable. Il regarde le public, l'invitant silencieusement à le lapider. Personne ne lance la première pierre, mais tous vont plutôt déposer les pierres sur ses genoux, sa tête, ses orteils. Une seule pierre sera lancée, mais à bonne distance

du performeur. Étrangement, il demande alors au public s'il en a assez.

Pour clôturer cette soirée, le duo On est tu heureux hen. composé de Sarah L'Hérault et Frédérique Laliberté propose une performance remplie d'humour qui s'alimente à même le public. À la manière de secrétaires, elles entrent dans une base de données en nommant à voix haute le nom des personnes présentes, s'amusant même à nommer des liens entre les personnes, du genre « le fils de ». Puis elles passent cette base de données dans un programme de lecture numérique. Jeu aléatoire et voix typique du traitement synthétique des phonèmes. Pendant que l'ordinateur fait son boulot, elles écrivent au mur en grandes lettres rouges le mot *salut*, dédoublé comme en écho puisqu'elles sont deux. Dévoilant alors un produit manufacturé dont on garantit la qualité première, elles invitent une personne de l'assistance, ce sera un Ricardo Savard étonné mais bon joueur, à faire la danse du saumon. Pendant qu'il s'exécute, elles lisent un extrait de la revue *Inter, art actuel* comme exemple du discours sur l'art. Ensuite, pendant que l'une fait la chandelle au yoga, l'autre lui met des bouchons dans les narines, et on entend l'ordi : « Voici le moment où tout le monde pense qu'elles vont se mettre toutes nues. » Ce qui, comme de juste, ne se produira pas.



> Sarah Smith

Nourriture du corps, nourriture de l'esprit

La nourriture comme matériau traverse la pratique de la performance depuis ses toutes premières manifestations, comme quoi cette pratique du corps maintient un rapport étroit avec sa substance. Robitaille et Foucher utilisent le sucre – ici sous forme de caramel – comme patine du corps, le fluide extérieur répondant aux fluides intérieurs dans un désir d'estomper les aspérités, de s'enfouir soi-même dans la pâte collante, de s'en servir comme d'une matière picturale. De même Smith, transportant cette masse rouge betterave avec son incandescence et sa charge symbolique puissante dans un travail intensif du corps, propose un tableau émouvant, évocateur du labeur et de l'exploitation, mais dans une forme esthétique qui déstabilise. Soupçon d'érotisme dans cette magnifique trainée rougeoyante, opposée à la pâleur de la guerrière avec ses cheveux très blonds et son corps blanc vêtu de blanc. Par la pâte à pain, symbole de la création du monde, d'une part par sa fonction alimentaire universelle mais surtout par sa malléabilité, Baillargeon

marque le temps d'un sceau évanescant, inscrivant son visage perverti en diabolin dans la pâte blanche. Clin d'œil nourricier aussi chez On est tu heureux hen. avec la danse du saumon fumé. Image poétique enfin chez O'Shaughnessy qui porte avec délicatesse une clémentine sur son avant-bras. Le fruit odorant et énergétique lui permet ici de se maintenir en équilibre dans sa marche, offrant une représentation lyrique du déplacement dans l'espace.

Du sensuel à fleur de peau au rapport guerrier avec une masse rouge foncé, en passant par la fabrication par pétrin, nous entretenons un rapport intime et suspect avec l'aliment : si nous lui prêtons plus de bienfaits (caramel, shampoing, clémentine, pâte à pain) que de méfaits (betterave), il atteint souvent dans notre rapport au corps des dimensions jubilatoires et heureuses (Robitaille, Foucher, O'Shaughnessy, On est tu heureux hen.) ou guerrières (Baillargeon, Smith). Mais, dans tous les cas, le parc alimentaire recèle une forte puissance poétique à la fois par sa structure, ses couleurs, mais surtout sa charge symbolique.

Temps suspendu et ébranlement du cognitif

Dans leur performance, O'Shaughnessy et Hamelin proposent une suspension du temps. Ces deux actions simples engagent le regardeur dans une interruption de l'intellect. Il faut se laisser porter par un déroulement aux indices saupoudrés dans l'espace. Le pupitre, la chaise, la feuille, le crayon, nous invitent en milieu scolaire, mais la tension chronométrée de Hamelin éveille en nous un sentiment profondément enfoui que nous avons tous vécu : le stress des examens et de la performance scolaire. Le jeu de l'artiste est simple : compiler le temps qu'il lui faut pour écrire 59 secondes, puis vérifier sur sa montre le temps réel qu'elle inscrit alors sous sa première ligne raturée. En trois tentatives et avec une belle densité de présence, elle parvient à suspendre le temps réel pour faire surgir un temps ancien, engorgé en nous. De même, O'Shaughnessy s'engage dans une série de petites actions simples et sans signification particulière : des souliers poussés par une chaise, le transport d'une clémentine, l'escalade d'un escabeau et la chute d'un casse-tête. Temps suspendu dans une ligne



> Frédérique Hamelin



> David Dulac

d'actions qui nous renvoie à des images surréalistes, à des incongruités flottant dans les interstices de notre raison. Ici, tous les symbolismes s'accrochent sans donner sens. Ils sont une juxtaposition de notre propre poésie.

Manifestes politiques : violence et érotisme

Je relève deux performances qui semblent s'adresser directement à la chose politique : les betteraves en tension avec le corps partiellement dénudé de Smith et les pierres contre le corps nu de Duval. Ce n'est pas tant dans la nudité complète ou dans le dénudement progressif par déplacement du corps que le politique est visé, mais dans son dispositif et ses relations au corps. Duval propose un véritable manifeste en réponse à la situation actuelle au Québec. Il se transforme temporairement en Jean Charest, dont le nom réel est John James Charest, et invite le public à le lapider pendant qu'il se masturbe. Image violente et directe, nous sommes ici dans la ligne d'un activisme de combat avec un geste à la fois insensé et désespéré, mais qui sollicite une participation impossible. Le public reconnaît l'attitude affichée du premier ministre qui se fout de la crise sociale se jouant au Québec et pratique un onanisme qu'on peut qualifier de désengagé. Mais comment ce public peut-il passer à l'acte avec des pierres réelles ? Duval place ainsi le débat dans une zone qui abolit les repères tout en nous interdisant de fait un choix réel. La chute où il demande si nous en avons assez est aussi ratée... Au contraire, Smith, en s'investissant elle-même, et elle seule, dans l'action avec et contre les betteraves propose une lecture ambiguë du travail. Nous ne pouvons faire autrement que d'associer la betterave – tout comme la pomme de terre, d'ailleurs – au labeur terrien, à une forme de pauvreté paysanne, car ces tubercules sont l'essence même de l'alimentaire de base pour le tiers de l'humanité, les deux autres tiers vivant du riz et du maïs.

Mais la proposition de Smith se déploie dans un tableau sur fond d'érotisme, ne serait-ce que par les contrastes de couleurs et de textures, l'immobilisme vaincu de la betterave et le labeur maintenu de l'artiste. La performance de Duval, pour sa part, reste dans la violence tout en montrant les limites, non pas par le rapport de la masturbation devant public, mais bien plutôt par l'impossible lapidation. La nudité de celui-ci nie l'érotisme de celle-là.

Humour complice

La performance d'On est tu heureux hen, joue sur la complicité et l'humour. Le matériau premier des performeuses étant la salle elle-même, dont elles vont d'ailleurs extraire un danseur amateur, elles ont servi la dernière réconciliation avec le genre. Grâce à un brin de dérision, avec l'opposition du discours simple (« salut ») au discours complexe (extrait d'*Inter*), la danse du saumon, la difficile pose de yoga, les bouchons dans le nez, le punch de la nudité qui ne viendra pas, L'Hérault et Laliberté ont arraché la ferveur du public en clôturant la soirée avec humour et esprit. Jouant



> Étienne Baillargeon

sur les codes, elles ont travaillé sur le principe de la contre-performance qui, comme chacun le sait, est aussi une performance.

Salut Papa !

Il y avait quelques papas de performeurs dans la salle. J'aurais bien aimé savoir comment ils avaient relevé le « regard de défi » lancé par leur progéniture. Moi, dont le fils dans la salle s'est retrouvé impliqué comme tel dans la performance de L'Hérault et Laliberté, moi, j'y ai trouvé une belle énergie et des propositions sensibles qui parlent de la lenteur et de la vitesse du monde, de ses turbulences et de ses inconsistances. Il m'en reste des images d'une grande poésie et d'autres plus banales qui vont s'évanouir dans l'oubli. Mais il y avait quelque chose de magique à cette soirée, sans doute grâce à son aspect relax, sans prétention, et à la diversité des propositions faites avec toute la bonne volonté de jeunes qui désirent s'inscrire dans le réel. C'est tout à l'honneur de Cornet3boules qui, partant de la nécessité, a décidé de consommer tout de suite les trois saveurs de son cornet, sans attendre

qu'elles ne fondent, sans attendre qu'elles ne perdent leur saveur dans le filtre des subventions et autres gouffres de la conscience. Son travail est difficile et remarquable. Moi, je dirais un grand bravo aux papas qui peuvent être fiers de leurs rejetons. ◀

Photos : Emmanuelle Duret.

NOTE

- 1 Cornet3boules a réalisé sept événements dans lesquels ses membres performant eux-mêmes et avec des artistes invités, en collectif ou en solo, tous à Québec. En voici la liste : *Ça pue dans mes bottes* au bar L'Ostradamus ; *Les beaux vestons*, performance collective au cégep de Ste-Foy ; *20 secondes*, performance collective à l'intersection des rues Dorchester et Charest ; *Super Straight*, performance collective au même endroit ; *La miraculeuse bourgeoisie sort ses boules* sur la rue Letellier ; *L'heure du lunch*, performance collective à l'intersection des rues Dorchester et Charest ; *J'ai fait des trous dans mon drap* au bar Le Bateau de Nuit ; *On s'graisse la patte (pendant trois jours)* à l'École d'architecture de l'Université Laval et à l'Édifice Le Soleil-CDTI ; *Attention à la marche ! (parce que c'est au sous-sol)*, dans la galerie du bar Le Cercle.